

sans aucun ordre, mais aussi sans aucun vide, des liasses de manuscrits s'élevaient jusqu'à une hauteur de trois mètres ; il y avait là 14 mètres cubes de textes ! Tous ces manuscrits semblaient intacts : tels ils avaient été déposés, tels ils étaient demeurés, et aucun ne portait trace de moisissure. Comme il était impossible d'examiner quoi que ce fût dans ce trou noir, le prêtre consentit à m'installer dans une petite pièce voisine, à l'abri de tout regard indiscret, et à m'apporter successivement tous ces paquets. Un des premiers que j'ouvris était plein de peintures sur soie et coton, d'ex-voto de toute sorte en soie et en brocart, avec un mélange de peintures sur papier, de banderoles en divers tissus, de fragments de broderie, etc. Les peintures sur coton et sur soie avaient servi jadis de bannières et étaient soigneusement roulées. Déroulées, elles montraient de belles figures de Buddhas et de Bodhisattvas : les unes étaient d'un style tout à fait indien, les autres illustraient de la façon la plus intéressante l'adaptation des modèles indiens au goût chinois et portaient des dédicaces du ix^e ou x^e siècle de notre ère. Il y avait là des textes bouddhiques, des manuscrits sanscrits, un notamment sur feuilles de palmier, admirablement conservé, le plus ancien qui nous soit actuellement connu, de très nombreux textes tibétains, en turc ouïgour, en kökturk, d'autres avec cette écriture syriaque qui fut employée par les Manichéens, enfin des documents chinois, lettres, comptes de monastères, etc. Ces pièces me révélèrent que la chambre contenant ces trésors avait été murée vers l'an 1000 après Jésus-Christ, sans doute par crainte de quelque invasion¹.

Le D^r Stein put emporter vingt-quatre caisses de manuscrits et cinq de peintures aujourd'hui à Londres.

1. *La Géographie*, 15 septembre 1909, p. 148.